

polle aujourd'hui un épicière : Il est étonnant en quelles mains tombent souvent les pièces originales les plus curieuses ; il n'est pas rare d'en trouver chez les beurriers. (St-Sim.)

Loc. fam. Livre bon à envoyer à la beurrière, Livre sans mérite, qui n'a d'autre valeur que celle du papier. On dit aujourd'hui chez l'épicière.

— s. m. Vase pour mettre le beurre : Un beurrier en porcelaine.

— Argot. Banquier, sans doute en prenant le beurre comme l'expression de l'opulence, sens voisin de celui qu'il a déjà dans les locutions Faire son beurre, Beurrier son pain, Promettre plus de beurre que de pain, etc.

BEURRIER (Louis), historien français, né à Chartres, mort en 1845. Il entra dans l'ordre des cisterciens et écrivit plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Histoire des fondateurs et réformateurs des ordres religieux* (Paris 1838) ; *l'Histoire du monastère de cisterciens de Paris* (1834).

BEURRIÈRE s. f. (beu-ri-ère — rad. beurre). Econ. dom. Vase dans lequel on conserve le beurre : Des seaux pour le lait et une beurrière composaient l'ameublement. (Légoarant.) Au-dessous de ce dresseur, on voyait une beurrière et une seille à eau. (X. Marmier.)

— Comm. Sorte de toile de Bretagne.

— Hist. Nom d'une torture appliquée à Genève au xvi^e siècle, et que l'on proposa d'introduire en France à propos de l'exécution de Ravallac : La beurrière était une question si pressante et si cruelle, qu'on dit qu'il n'y a jamais eu criminel à qui on l'ait donnée qui n'ait été contraint de parler. (F. de l'Eschole.)

BEURRON s. m. (beu-ron — rad. beurre). Econ. agric. Endroit où l'on fait le beurre : Si on distribue aux vaches un peu de sel, des rations de racines au moment de la traite, elles s'habituent à quitter le pâturage aux heures convenues, pour aller porter leur lait au beurron. (Magne.)

BEURTIA s. m. (beur-si-a). Min. Nom donné, dans les mines de la Belgique et du nord de la France, à de petits puits qui partent de la base du cuvelage du puits principal, et conduisent aux parties inférieures de l'exploitation : C'est par les beurtias que les ouvriers achèvent d'opérer leur descente dans la mine. L'emplacement du foyer d'aération communique d'une part avec les beurtias, de l'autre avec le puits principal.

BEUSE s. f. (beu-ze). Techn. Boîte verticale qui reçoit les bandes que l'ouvrier coupe des tables de cuivre.

BEUST (Frédéric-Constantin, vicomte de), minéralogiste allemand, né à Dresde, en 1806. Il étudia le droit et les sciences physiques, et devint, en 1842, après avoir rempli des fonctions dans le corps des mines, directeur de l'intendance supérieure à Freiberg. Parmi ses mémoires, les plus importants sont : *De l'exploitation des mines en Saxe et ses rapports avec les finances du royaume* ; *l'Ergzeberg et les chemins de fer*, etc. Il a donné deux ouvrages : *Critique de la théorie de Werner sur les filons* (1840) ; *Esquisse géognostique des principales masses de porphyre*, etc. (1835).

BEUST (Frédéric-Ferdinand), homme d'Etat saxon, frère du précédent, né à Dresde en 1809. Il fut successivement secrétaire d'ambassade, chargé d'affaires à Munich, ministre résident à Londres, ambassadeur à Berlin, et enfin ministre des affaires étrangères en 1849. Plus tard, il fit encore partie du cabinet Zchinsky, comme ministre des relations extérieures et des cultes.

BEUTEL s. m. (beu-tél). Métrol. Monnaie de compte usitée en Turquie, et valant 111 fr. 1 Beutel d'or, Monnaie de compte du même pays valant 6,660 fr. ou 60 beutels communs.

BEUTH (Pierre-Christian-Guillaume), administrateur allemand, né à Clèves en 1781. Après avoir été référendaire à Halle et assesseur à Baireuth (1806), il entra dans l'administration prussienne et devint successivement conseiller à Potsdam (1809), conseiller intime pour les finances, conseiller d'Etat, chef de division au ministère des finances, et grand conseiller du gouvernement. Dans les hautes fonctions qu'il a occupées, il a su rendre de grands services à son pays et faire accepter du gouvernement des réformes et des institutions utiles : école de commerce à Berlin, écoles spéciales en province, impression d'ouvrages techniques, introduction en Prusse des procédés perfectionnés de l'industrie étrangère, usines de l'Etat, école générale des travaux publics, etc. Partisan du libre échange, M. Beuth s'est efforcé d'entraîner le gouvernement prussien dans une voie de rénovation et a puissamment contribué au développement qu'ont pris le commerce et l'industrie de la Prusse.

BEUTHEN, ville de Prusse, dans la Silésie, régence de Liegnitz, sur la rive gauche de l'Oder, ch.-l. de seigneurie de Karolath ; 3,853 h. Fabriques de chapeaux de paille et de poteries, broseries ; grand commerce de toiles.

BEUTHEN (OBER-), ville de Prusse, province de Silésie, régence et à 70 kil. S.-E. d'Appeln, ch.-l. du cercle de son nom ; 2,534 hab., dont 800 juifs. Manufactures de

draps et poteries ; exploitation de mine de fer et forges dans les environs.

BEUTHER (David), alchimiste allemand du xvi^e siècle. Il vivait en 1620 à la cour de l'électeur de Saxe, Auguste, et était chargé de l'inspection des mines d'Annaberg. On lui attribuait le talent de changer les métaux en or. On a publié de lui un *Rapport universel et complet sur l'art de l'alchimie* (Frankfort, 1631, in-4°) ; *Livre d'essai* (Leipzig, 1717).

BEUTLER ou **BEITLER** (Matthias), graveur allemand, travaillait à Onoltzbach, vers la fin du xvi^e siècle ; il a gravé au burin des animaux, des chasses, des grotesques, des ornements pour armoiries et cadrons. Deux autres graveurs, probablement de sa famille, Jacob BEUTLER, et Clément BEUTLER, travaillaient à Ratisbonne, le premier vers 1528, le second vers 1610.

BEUTLER (Clément), peintre suisse du xviii^e siècle. L'Eglise des capucins de Lucerne possédait de lui un *Saint Antoine prêchant sur le bord de la mer*, et le *Jardin d'Eden*, regardé comme son chef-d'œuvre. Il avait aussi peint, pour servir de pendant à ce tableau, une *Chute des anges rebelles*, qui fut détruite par la prudence d'une femme que des nudités trop peu voilées avaient scandalisées.

BEUTLER (Jean-Henri-Christien), littérateur allemand, né en 1759, mort en 1835. Il a publié des ouvrages littéraires fort goûtés de ses compatriotes, notamment *l'Ecole de la sagesse* (1793) ; *Heimann ou Instruction pour atteindre une vieillesse heureuse et paisible* (1800), et une *Table générale des gazettes et journaux allemands publiés depuis un siècle* (1790).

BEUVANTE s. f. (beu-van-te — rad. buvant, de boire). Mar. Droit que se réserve un maître de barque ou de navire, quand il donne son vaisseau à fret, droit qui s'acquitte ordinairement en vin.

BEUVE (SAINT-), critique le plus célèbre, ou, pour mieux dire, le plus littéraire du xix^e siècle. V. **SAINTE-BEUVE**.

BEUVEAU s. m. (beu-vô, du latin bis, deux fois ; via, route). Pop. Chemin fourchu, bivoie. On dit aussi beuveau et biveau.

— Constr. Angle formé par deux surfaces contiguës. Instrument de tailleur de pierre destiné à relever un angle.

— Techn. Equerre de fondeur de caractères.

BEUVELET (Mathieu), écrivain ascétique français, né à la fin du xvi^e siècle. Après être entré dans les ordres, il se rendit à Paris, où il fit partie de la congrégation des prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il composa plusieurs ouvrages de dévotion qui ont eu du succès, notamment : *Méditations sur les principales vérités chrétiennes et ecclésiastiques* (Paris, 1652) ; *Conduite pour les principaux exercices qui se font dans les séminaires* (Paris, 1663).

Beuves d'Antone (*Duovo d'Antona*), roman italien, et la plus ancienne des épopées chevaleresques de la péninsule. Ce poème, écrit en octaves (*ottava rima*) compte vingt-deux chants et fut imprimé pour la première fois, à Venise, en 1489. L'action est antérieure au règne de Charlemagne. Le héros descend, comme Charlemagne lui-même, de l'empereur Constantin ; il est le bisulac de Milon d'Anglante, père de Roland. Ce roman est rempli d'incidents dont l'analyse ne présenterait ici aucun intérêt ; nous avons cru cependant devoir le signaler, parce qu'il paraît être un des aïeux du *Roland furieux* de l'Arioste.

Beuves d'Antone fut écrit dans la première moitié du xiv^e siècle. L'auteur en est inconnu ; il était florentin ou toscan. Cette épopée fut traduite en prose ou imitée dans le roman français : le *Chevalier Beuves d'Antone* et la *belle Josienne*, qui ne paraît pas antérieure au xve siècle. La reine Christine de Suède légua à la bibliothèque du Vatican un manuscrit intitulé : *Buova d'Antona* ; ce roman, écrit en vers provençaux, fut, d'après une note finale, composé l'an 1380.

Une étude comparée de ce poème et de celui de l'Arioste serait assurément fort intéressante ; mais, quoique les sujets aient plus d'un point de ressemblance dans les épisodes qui s'y rattachent, le premier est certainement plus voisin des épopées du cycle carlovingien que du brillant génie qui a décrit les aventures de l'*Orlando furioso*.

Buova d'Antona appartient à cette époque intermédiaire où la poésie provençale s'éteint et où commence à poindre l'ère des grands génies qui devaient fixer la langue italienne. Les troubadours, en s'appliquant uniquement à chanter l'amour, avaient introduit le goût de l'exagéré, et, par conséquent, du faux. Les plus beaux génies qui vinrent après cette époque n'en furent pas exempts eux-mêmes ; à plus forte raison, devons-nous en trouver dans le naïf récit des aventures du bon chevalier d'Antone.

On ne connaît pas l'auteur de cette épopée chevaleresque, ni même cette ville d'Antona, patrie et capitale de Beuves. Nulle part le poème ne l'indique. Jean Villani, dans sa *Chronique*, dit que c'est la ville de Volterra, en Italie, qui fut anciennement appelée Antona ; mais il se trompe ; car, d'un côté, le roman des *Real di Francia* la place en Angleterre, près de Londres, et dit qu'elle

fut fondée par Bovet, aïeul de Beuves, et que, non loin de là, il avait fait bâtir un fort appelé le fort Saint-Simon ; or, dans le poème, il est plusieurs fois question de la citadelle Saint-Simon comme d'un fort voisin d'Antone ; d'autres anciens romans nous racontent aussi que Beuves était sorti d'Angleterre. D'un autre côté, dans une suite de *Roland furieux* de l'Arioste, Astolphe dit qu'étant en Angleterre, il a envoyé un courrier à Antone, à l'un de ses amis qui lui tenait un vaisseau prêt dans cette ville : de ce passage, il résulterait qu'Antone était un port de mer.

BEUVOTER v. n. ou intr. (beu-vo-té — fréquentatif de boire). Pop. Boire peu et souvent, avec sensualité. On ne dit plus que *buvoiter*.

BEUVREAU s. m. (beu-vrô — rad. boire). Pop. Petit hucvier qui fit le scrupuleux quand vient son tour de payer.

BEUVRINE s. f. (beu-vri-ne). Comm. Grosse toile en étoupes de chanvre ou de lin.

BEUVRON, petite rivière de France (Nièvre), sort de la fontaine des Ombreaux, arrose Brinon, Neuville et Clamecy où elle se jette dans l'Yonne après un cours de 38 kil. ; flottable sur toute son étendue. Petite rivière de France (Loiret) ; prend sa source près de Châtillon-sur-Loire, passe à Chaon, à Lamotte-Beuvron, Neuvy, Bracieux et Candé, où elle se jette dans la Loire, après un cours de 50 kil.

BEUVRY, commune du départ. du Pas-de-Calais, arrond. de Béthune ; pop. aggl. 677 h. — pop. tot. 2,947 hab. L'autre, dans le départ. du Nord, arrond. et à 21 kil. de Douai ; 1,936 hab. Brasseries, moulins à blé et à huile.

BEUZEC-CAP-SIZUN, bourg de France (Finistère), canton de Pont-Croix, arrond. et à 35 kil. S.-O. de Quimper, près de l'Océan ; pop. aggl., 68 hab. — pop. tot., 2,101 hab. Restes d'un camp dit de la Fontenelle, belle église paroissiale, tour remarquable.

BEUZEC-CONQ, bourg et comm. de France (Pyrénées), canton de Concarneau, arrond. et à 15 kilom. de Quimper ; 1,909 hab.

BEUZEVAL, V. HOULGATE.

BEUZEVILLE, bourg de France (Eure), ch.-l. de canton, arrond. et à 12 kilom. O. de Pont-Audemer ; pop. aggl., 799 hab. — pop. tot., 2,451 hab. Tissage de toiles ; commerce important de grains, bœufs et chevaux.

BEVERING s. m. (be-vô-ringh). Syn. de LANDWEHR.

BEVAGNA, ville d'Italie, délégation et à 30 kil. N.-O. de Spolète, sur le Clitunno ; 4,205 h. *Mevania* des Latins ; patrie de Propertius.

BEVELAND, nom de deux îles de Hollande, prov. de Zélande, à l'embouchure de l'Escaut. La plus petite, *Nord-Beveland*, au S. de l'île Schouwen, mesure 12 kil. de long. sur 4 de large. En 1532, elle fut entièrement submergée, et, pendant quelques années, on ne vit que les pointes des clochers de ses anciens villages ; ensuite la mer se retira peu à peu, et le siècle suivant cette île fut desséchée et protégée par des digues entretenues avec beaucoup de dépenses. La seconde, *Sud-Beveland*, située au S. de la précédente, est très-fertile, bien cultivée et à 35 kil. de l'O. à l'E. sur 17 du N. au S. Elle renferme un grand nombre de villages et la ville de Goes, à son extrémité septentrionale.

BEVER (Thomas), jurisconsulte anglais, né à Mortimer en 1715, mort à Londres en 1781. Il professa le droit à Oxford, devint juge des cinq ports, puis fut nommé chancelier de Lincoln et de Bangor. Bever a publié un *Discours sur l'étude de la jurisprudence et des lois civiles* (1766) ; et un ouvrage fort estimé pour sa vaste érudition, sous le titre d'*Histoire de l'origine, des progrès et de l'extension des lois dans l'Etat romain* (Londres, 1781).

BEVÉRARIEN s. m. (bê-vê-ra-ri-ain — du bas lat. *beurum*, castor). Hist. Nom donné à des officiers qui, du temps de Charlemagne, présidaient à la chasse au castor : Les BEVÉRARIENS s'attachaient à prendre les bièvres ou castors, animaux alors communs en France. (La Bédollière.)

BEVEREN, ville de Belgique, prov. de la Flandre orientale, ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kil. N.-E. de Termonde ; 6,790 hab. Brasseries, tanneries, fabrication très-importante de dentelles ; belle église renfermant le tombeau d'Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren ; ruines de l'ancien château fort de Cingelberg. Bourg de Belgique, prov. de la Flandre occidentale, arrond. et à 25 kil. N.-E. d'Ypres ; 2,881 hab.

BEVEREN (Mathieu van), sculpteur flamand, vivait à Anvers en 1670. Ses plus beaux ouvrages sont : le *Tombeau de Gaspard de Baet* dans l'église Saint-Jacques, à Anvers ; une statue de saint Mathieu dans l'église de Saint-Michel ; une belle chaire dans l'église des Récollets ; le mausolée de Lamoral, comte de la Tour-et-Taxis, dans l'église du Sablon, à Bruxelles.

BEVERIDGE (Guillaume), théologien et orientaliste anglais, né à Barrow (comté de Leicester) en 1638, mort en 1708. Il étudia les langues orientales à l'université de Cambridge,

y obtint le grade de docteur, et, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, fut nommé évêque de Saint-Asaph. Il a publié des ouvrages théologiques, la plupart en latin, et un livre intitulé : *De linguarum orientalium præstantia et usu, cum grammatica syriaca* (Londres, 1658).

BEVERIDGE (Henri), écrivain anglais contemporain. Il est l'auteur d'une histoire complète de l'Inde (*A comprehensive history of India*), très-estimée en Angleterre. Dans les trois volumes dont se compose son œuvre, l'histoire ancienne de l'Inde, depuis les origines les plus reculées, est rapidement esquissée. En homme politique, M. Beveridge a consacré la plus grande partie de son ouvrage au récit et aux appréciations des événements qui se sont succédés dans l'Inde depuis la bataille de Plassey en 1757, date du commencement de la domination anglaise, jusqu'à la grande rébellion de 1857 contre la compagnie. M. Beveridge passe en revue les divers projets mis en avant pour assurer la domination de ce pays, notamment celui de le convertir au christianisme. Tout en reconnaissant l'avantage que présenterait cette conversion, M. Beveridge estime qu'il y a encore quelque chose de meilleur : c'est une administration juste, équitable et honnête.

BEVÉRINCKIE s. f. (bê-vê-rain-ki). Bot. Genre de plantes de la famille des éricinées. Syn. de *pentapleura*.

BEVERINI (Barthélemy), littérateur italien, né à Lucques en 1629, mort en 1686. Il a donné une bonne traduction en vers de l'*Énéide*, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en italien, parmi lesquels on cite surtout : *Syntagma de ponderibus et mensuris* (Lucques, 1711, in-8°), traité plein d'érudition. Beverini était entré dans les ordres, avait professé la théologie à Rome, puis la rhétorique dans sa ville natale, et était en relation avec des personnalités illustres, entre autres, avec la reine Christine de Suède, à laquelle il dédia des poésies (Rome, 1666, in-12).

BEVERLAND (Adrien), écrivain flamand, né à Middelbourg en 1653, mort en 1712. Il remplissait les fonctions de procureur, lorsqu'il fit paraître, en 1678, un livre intitulé *Peccatum originale*, où il prétendait prouver que le péché d'Adam n'est autre chose que son commerce charnel avec Eve. Il entra à cet égard dans des détails pleins de descriptions obscènes. Il en résulta un grand scandale : le livre fut brûlé par la main du bourreau, et l'auteur jeté en prison. Plus tard, il composa un autre ouvrage encore plus licencieux : *De stola virginitalis jure* (Leyde, 1680) ; puis il passa en Angleterre, où, malgré la protection d'Isaac Vossius, ses écrits ne tardèrent pas à lui susciter de nouvelles querelles avec les ministres de la religion. Il se décida enfin à reconnaître ses erreurs ; mais il est permis de douter que son repentir fût sincère. Il finit par tomber dans des accès de démence qui le conduisirent au tombeau.

Cependant, ne laissons pas passer cet article sans dire que l'opinion soutenue par Beverland dans son *Peccatum originale*, n'est peut-être pas celle d'un homme frappé de folie : ils sont nombreux aujourd'hui, les esprits qui voient dans la chute originelle un mythe profond d'où ressort cette vérité, que l'homme perd le bonheur en perdant l'innocence virginale ; mais, comme dit La Fontaine, n'insistons pas, de peur de trop approfondir.

Beverley, tragédie bourgeoise imitée de l'anglais, en cinq actes et en vers libres, de Saurin, représentée à Paris, sur le Théâtre-Français, le 7 mai 1768. Joueur passionné, Beverley se livre avec une sorte de frénésie à son funeste penchant. Son attachement pour sa femme, les efforts de sa belle-sœur, les intérêts d'un fils qu'il chérit, rien ne peut le corriger de ce vice, que Stukeli, sous les dehors de l'amitié, se plaît à entretenir en lui dans le dessein de le ruiner et de séduire ensuite l'épouse de son ami. Déjà Beverley a perdu une fortune brillante et a même sacrifié celle de sa sœur, dont il est dépositaire ; il ne lui reste plus bientôt que les bijoux de sa femme ; il n'a plus de ses anciens amis que Leuson, qui prétend à la main de sa belle-sœur, et un vieux domestique nommé Jarvis. Stukeli triomphe sournoisement ; il jouit des malheurs de Beverley, et d'une fortune dont il s'est emparé avec perfidie ; mais il veut encore se rendre maître des bijoux, seule et dernière ressource de la famille. Le moyen qu'il emploie pour y parvenir est digne de ce scélérat. Il reste encore de l'honneur à Beverley : Stukeli a feint de s'engager pour lui ; des créanciers le pressent, il se voit obligé de s'expatrier ; Beverley le souffrira-t-il ? Non. Le crédule Beverley raconte à sa femme la triste situation d'un ami qui s'est sacrifié pour lui. Elle s'empresse de livrer tous ses bijoux pour le dégaier. Ce faible débris d'une ancienne opulence est encore englouti par le jeu, et Stukeli profite de cette circonstance pour faire croire à M^{me} Beverley que les bijoux sont passés dans les mains d'une rivale préférée. La jalousie vient alors ajouter aux tourments de la malheureuse. Leuson travaille cependant à découvrir et à déjouer les plans de Stukeli. Déjà il possède quelques indices ; mais la fortune sourit à Beverley ; il vient de recevoir trois cent mille francs, fruit d'une entreprise heureuse ; il va réparer les maux qu'a causés sa funeste passion, à laquelle il jure de renoncer. Vains projets ! Stukeli l'en-